

de poisson et de maïs. Au lever du soleil, les Français prennent le sentier de la forêt de Montréal ; ils lient amitié avec un chef, « l'un des principaux seigneurs de ladite ville, » dit la narration du voyage. Les guerriers indiens entourent les Français et s'asseoient au milieu d'eux, « comme, dit Cartier, sy eussions voulu jouer un mystère. » Les malades accourent en foule autour du chef français, qu'ils considèrent comme un Dieu venu pour les guérir. Fort embarrassé de sa position, et peu versé dans l'art médical, celui-ci eut recours à la récitation de la partie de l'évangile de saint Jean réservée pour ces occasions ; puis, faisant le signe de la croix, il prononça une prière, non seulement pour la guérison du corps, mais aussi de l'âme de ces pauvres sauvages, et il finit par la lecture de la passion de Notre-Seigneur, entendue avec recueillement par l'étrange assistance (1).

Mais passons sur la fin de cette expédition, terminée prématurément dans les souffrances du scorbut. Vient ensuite la troisième expédition de Cartier, celles de Roberval, parti en 1549 avec son père, brave officier qu'Henri II avait surnommé « le gendarme d'Annibal. » On n'eut jamais de leurs nouvelles. Après ce désastre, le Canada resta oublié pendant un demi-siècle. Enfin, vers 1600, le marquis de la Roche s'embarque avec des colons qu'il dépose sur l'île de Sable, à l'entrée du golfe Saint-Laurent ; mais une furieuse tempête, qui dure dix jours, l'empêche de les rejoindre et le repousse sur les

(1) Parkmann, *Les Pionniers Français dans l'Amérique du Nord*, traduction de Mme de Clermont-Tonnerre, pp. 143-148.